

La Main du mort

K. Banway

1.

CNIT, Paris

Amphithéâtre Goethe.

Lundi, 19h38

— Samantha, vous êtes sûre que je dois passer après ? demanda l’homme en blouse blanche, passant une main nerveuse dans ses cheveux noirs parsemés d’argent, le visage blême.

Ses yeux gris ne cessaient de faire des allers-retours entre les coulisses où ils se tenaient, et l’estrade vivement éclairée. Son mètre quatre-vingt et une solide carrure ne semblaient offrir aucune résistance au trac. Un homme en costume gris débitait déjà un discours, penché sur un micro.

— Nicolai... répondit Samantha sur un ton de reproche. Vous manipulez pour des millions d’euros de matériel et vous craignez une petite foule ? Allons docteur, un peu de courage...

Le concerné jeta un œil à la responsable des ressources humaines de Veritas France. La jeune femme possédait aussi un visage lumineux encadré de boucles blondes, un tailleur court, un chemisier entrouvert et de longues jambes... Nicolai soupira en interrompant son observation. Impossible de dire non face à tant d’arguments.

— Nicolai ! appela un autre homme en blouse blanche en se précipitant vers eux, deux feuillets à la main. Ton discours, tu l’avais oublié au labo !

— Bon sang, soupira Nicolai en attrapant les papiers. Merci Oliver, j’aurais fait un arrêt cardiaque si je m’en étais rendu compte là-bas... Samantha, Oliver peut passer à ma place, tu sais, personne ne fera la différence...

Samantha ajusta les manches de son tailleur, témoignant généralement d’un léger agacement sur le point de se transformer en typhon. Nicolai et Oliver

échangèrent un regard. Elle pouvait être charmante à regarder, mais ses colères n'en étaient pas moins terribles. Le docteur battit en retraite :

— C'est bon, je n'ai rien dit...

— Ce ne sont que les employés de la compagnie... tenta de rassurer la jeune femme.

— Un petit demi-millier de personnes, c'est tout... soirée d'entreprise standard hein...ironisa Nicolai.

— Un peu plus que ça en fait, précisa Oliver avec un sourire. Vu que c'est transmis en direct dans toutes les succursales du pays et...

Samantha fusilla Oliver du regard, l'obligeant à se taire.

Devant eux, sur scène, Éric Koenig le PDG de Veritas saluait un public de secrétaires, scientifiques, hot liners, responsables et commerciaux en tout genre et de tout poil. Nicolai soupira, enviant l'aisance de Koenig face au public. Costume anthracite, cheveux gris, visage avenant au sourire contagieux, même ses rides participaient à sa conquête du public. Nicolai fut partagé entre l'envie d'applaudir Koenig pour sa prestation ou de lui jeter quelque chose de lourd à la figure pour se venger. Il haïssait purement et simplement ce genre de « soirée » où le taux d'hypocrisie battait des records mondiaux à son sens. Il avait esquivé les deux précédentes, mais n'avait pu échapper à celle-ci.

Oliver lui lança un regard plein d'encouragements, il grimaça un sourire en retour.

— *Et maintenant, parmi tous les projets que Veritas ne cesse de soutenir, il y en a un qui me tient particulièrement à cœur, mais je vais laisser les spécialistes vous en parler : je vous invite à rencontrer notre brillant neurologue, en provenance des États-Unis, et qui travaille d'arrache-pied avec nous depuis maintenant trois ans, le docteur Nicolai T. Andersen !*

— Go ! encouragea Samantha. N'oubliez pas ! Faites bref, et tenez-vous-en au discours que je vous ai préparé !

Applaudissements polis, et le concerné de serrer les dents en avançant sous les lumières des projecteurs, tentant d'ignorer cette étreinte glaciale qui l'avait saisi depuis que son nom avait été prononcé sur haut-parleur.

Il entendit Samantha depuis les coulisses :

— Souriez bon sang !

Et lui d'obéir docilement. Que ne ferait-il pas pour une jolie blonde, songea-t-il avec humour.

Un écran géant au-dessus de sa tête rediffusait son arrivée sous trois angles différents. Un dixième de l'argent dépensé pour le matériel de cette petite fête aurait pu financer le nouveau microscope qu'il réclamait depuis deux mois.

Il rejoignit le pupitre au milieu de l'estrade, posa sa petite liasse de papiers, et attendit que les applaudissements cessent. Il réalisa — non sans une certaine angoisse — que moins de trois pour cent des gens présents savaient qui il était. Ces trois pour cent étaient sans doute dans les coulisses à craindre qu'il ne fasse n'importe quoi. Ils n'avaient pas tout à fait tort, se dit-il en se penchant vers le micro, sans jeter un œil au discours préparé par Samantha.

— Mesdames, messieurs, merci de votre accueil, même si nous savons pertinemment que vous ne savez absolument pas qui je suis. Mais tout va bien, je vous rassure, moi non plus, je ne vous connais pas !

Rires dans la salle. Il ne se retourna pas pour regarder Samantha, elle devait le découper en fines tranches du regard. La crampe dans son estomac commença à disparaître. Il se jeta à l'eau.

— Des chiffres pour commencer. Désolé d'avance si cela va mal se caler entre votre coupe de champagne et le caviar, mais c'est un mal nécessaire. Ils sont terrifiants, justifiant pourquoi j'endosse le rôle du savant fou, caché dans mon labo, en haut d'une tour de verre :

« Elle touche 24 millions de personnes dans le monde. Environ 4 millions de nouveaux cas par an sont recensés. Pour vous donner une idée, c'est un cas toutes les 7 secondes. Elle est mortelle, incurable.

« Vous pensiez que je parlais d'une arme chimique ? D'une nouvelle peste ? Du choléra ? Eh bien non. C'est d'Alzheimer dont il s'agit.

« Avant de parler de mes travaux, il est nécessaire de parler du mal qu'elle cause. Je m'excuse par avance auprès de mes confrères présents dans la salle, je sais à quel point ils détestent quand on vulgarise des procédés forts complexes... mais ils savent à quel point j'ai plaisir à les faire souffrir... »

Rires d'une grande partie du personnel en blouse blanche. Nicolai savait qu'il n'était pas considéré par ses pairs comme un tyran, mais il était strict et parfois sec au quotidien.

— « Dans cette superbe machine biologique que représente notre cerveau, nous possédons cent milliards de neurones. Nous allons en prendre une poignée, formant un souvenir, au hasard. Ces neurones contiennent... ce souvenir que je possède, d'avoir rencontré une charmante jeune femme, au décolleté plongeant, aux jambes magnifiques, et au caractère... pardon je m'égare... ce souvenir est particulièrement vivace, vous comprendrez ! »

Rires de la salle au complet, le personnel masculin de Veritas n'avait aucun mal à deviner de qui il s'agissait. Sur un des écrans, une caméra bifurqua vers les coulisses et Samantha apparue de pied en cap. Le public est conquis, songea Nicolai avec surprise. Il avait espéré que son discours passe bien, mais pas à ce point. Il se retourna pour jeter un œil à Samantha qui était rouge comme une pivoine et fermait deux boutons de son chemisier. Oliver, sagement en retrait, se tapait une barre de rire. Il allait payer cher cette petite plaisanterie... Le public se calma, Nicolai put poursuivre.

— « Ce charmant souvenir ne peut rester là que s'il est complet, que notre petit groupe de neurones est bien alimenté par le reste de notre corps... en contact permanent les uns avec les autres pour maintenir ce souvenir. Imaginez maintenant que cette femme absolument magnifique devienne de plus en plus sombre.

« Cette belle, et attirante jeune femme est maintenant entourée d'un voile sombre, qui lentement la recouvre. Autour d'elle, les lumières s'éteignent une à une. Les liens qui nourrissent ce souvenir, qui le construisent, se désagrègent. Le voile est maintenant opaque. Tout est noir. Vous perdez cette femme. Vous perdez son nom. Vous perdez jusqu'à la couleur de ses cheveux ou l'odeur de sa peau. Et enfin jusqu'à son existence même. »

La salle est silencieuse. L'obscurité est attentive.

— « Je viens de décrire grossièrement ce que fait Alzheimer à un neurone. Malheureusement, c'est aussi ce que cette maladie provoque socialement à l'être humain qui la subit. Coupé, isolé, perdu, cherchant des repères qui lui sont fermés à jamais. Parfois conscient que les choses se dégradent et disparaissent à mesure que les secondes s'égrènent, complètement impuissant à l'en empêcher. Un voile de solitude l'entoure. »

Nicolai respira. Eric Koenig avait voulu un petit laïus pour que tous les employés prennent conscience du type de dragon que les preux chevaliers en blouse blanche affrontaient chez Veritas ? Tant pis pour eux, maintenant ils savaient.

« — Avant de poursuivre, je dois remercier tous ceux qui ont dédié leur vie à aider ces gens, à leur tendre la main, jour après jour. Amis, parents, bénévoles, médecins... pour leur donner ces repères, permettant parfois ce miracle qui n'est ni chimique, ni technique, mais simplement et purement humain : l'espoir. »

Des applaudissements s'élevèrent en une marée sonore. Nicolai discerne à peine le public, les projecteurs étant trop brillants. Il leva ses mains, tel un président réclamant le calme de ses troupes, et se trouva un peu ridicule. En même temps, il se sentait à l'aise. Il avait craint cet exercice depuis des semaines, et découvrait qu'il appréciait finalement d'être sous cette lumière.

— « Aujourd'hui je ne peux pas encore vous annoncer ce que j'aurais tant aimé dire : « J'ai le traitement, nous pouvons prévenir et guérir cette terrible maladie... » . Mais je peux vous dire que les récents progrès que j'ai faits au

sein de Veritas m'amènent chaque jour à de nouvelles solutions, à de nouvelles méthodes jamais envisagées jusqu'ici pour tenter de pallier aux dommages terribles d'Alzheimer. Et qui sait, peut-être même à sauver cette superbe femme de l'oubli ! Merci à vous, de m'aider chaque jour à avancer. »

Salve d'applaudissements. Il se tourna vers Koenig qui montrait des signes visibles de satisfaction. Nicolai s'apprêtait à repartir en coulisse quand il entendit quelqu'un l'appeler depuis le premier rang. Les applaudissements s'estompèrent, et une petite voix monta jusqu'à ses oreilles.

— Docteur Andersen ! Des rumeurs de lavage de cerveau... Vous n'avez pas peur que vos travaux tombent dans le domaine militaire plutôt que dans le médical ?

Petit mouvement de foule, des agents de sécurité convergèrent vers le trublion. Piqué au vif, Nicolai revint au pupitre, et fit un signe d'apaisement vis-à-vis des vigiles. Le PDG regarda Nicolai qui le rassura d'un coup d'œil confiant.

— Vous êtes ? demanda-t-il à cette silhouette à peine visible à cause des projecteurs.

— Frédéric Barnes, journaliste scientifique. Je vends mes articles à Reuters...

Nicolai ramassa distraitement les feuilles de son discours, les plia et s'appuya légèrement dessus tout en lui répondant.

— J'ai quitté ma précédente compagnie – et les USA — à cause de leurs implications avec le gouvernement et justement, ce risque d'application militaire. Veritas et la France ne m'ont pas choisi, Frédéric. *Je* les ai choisis pour leur apporter mon savoir. J'ai toute confiance dans leurs protocoles et leurs idéaux. Et non, je ne travaille pas sur le lavage de cerveau, Alzheimer fait très bien ce travail tout seul. Je le combats, au cas où vous n'auriez pas écouté...

— Votre démission d'Infotec Corporate aux États-Unis n'était pas plutôt due au tragique accident de votre famille ? enchaîna le journaliste.

Nicolai ouvrit grand les yeux pendant un instant, accusant le coup. Le public s'agita de manière agressive vis-à-vis du journaliste indiscret. Le docteur fit un simple mouvement de main pour inciter au calme, non sans grimacer un sourire.

— Bien sûr que c'est lié. Si vous perdiez votre femme et votre fille dans le même accident et que vous surviviez par miracle, vous resteriez au même endroit vous ? Non je ne pense pas...

Frédéric Barnes tenta à nouveau de poser une question qui fut noyée dans la cohue du public et définitivement interrompue quand les vigiles l'atteignirent. Il fut saisi par les épaules et solidement escorté hors de la salle. Nicolai n'entendit rien d'autre que « votre peau », mais profita que le journaliste soit raccompagné pour se venger légèrement.

— « J'aurais été ravi de répondre à vos questions si vous étiez *vraiment* un journaliste scientifique. Mais je pense que votre rubrique est plutôt quelque chose de plus... générique. Je vous laisse y retourner. Seul. Merci à tous encore une fois et bonne soirée ! »

Applaudissements, Nicolai salua et retourna en coulisse, furibond.

— D'où sortait cet abruti ? Je croyais que dans « soirée privée d'entreprise » il y avait le mot « privé » ?

— Aucune idée, répondit Samantha. Il a dû réussir à se faufiler parmi les employés malgré le scan. De toute façon il va finir au poste de police, ça lui fera les pieds. Vous avez été formidable au fait.

Nicolai, qui songeait encore aux paroles du journaliste, releva brusquement la tête pour observer la jeune femme.

— Merci. Je fais le pitre quand je suis stressé, désolé. Et votre discours n'allait plus soudainement...

— Ne vous excusez pas... et ne me mentez pas non plus s'il vous plaît Nicolai Andersen, répondit sèchement Samantha. Vous aviez fait exprès de l'oublier au labo, n'est-ce pas ?

Nicolai fit son plus grand sourire, qui n'eut aucun effet sur la jeune femme.

— Bref, vu comment Mr Koenig a applaudi, je pense que vous aurez bien mérité les fonds pour votre nouveau microscope...

Nicolai se fendit d'un sourire plus sincère. Finalement c'était une bonne soirée.

2.

Mardi, 00h04

Nicolaï ouvre les yeux pour découvrir l'obscurité.

Il panique d'abord. Incapable de comprendre.

Puis son esprit embrumé s'éveille lentement. La soirée. Le discours. Plus tard, Koenig avait repris le micro pour offrir différentes distinctions à certains employés. Pour ses trois ans d'ancienneté, Nicolaï avait reçu un stylo-plume argenté, gravé à ses initiales. Koenig avait ensuite porté plusieurs toasts.

Le taxi l'avait ramené chez lui, un léger mal de crâne dû à une coupe de champagne de trop.

Sa rue, son allée de gravier. Puis un bruit derrière lui, une silhouette. Un choc violent derrière le crâne. Le monde se précipitant vers lui alors qu'il chute en avant. Et enfin l'obscurité.

Et maintenant il est assis, nu, sur une chaise. Attaché, bâillonné.

Il sent la toile rugueuse du sac qui lui couvre le visage.

Il sent le nœud derrière sa nuque, serrant un épais tissu qui barre sa bouche avec une odeur rance et un goût salé.

Il sent la sueur couler de ses tempes jusqu'à son cou.

Il sent l'air froid contre sa peau dénudée. Il tente de bouger, légèrement.

La corde qui maintient fermement ses poignets dans son dos se resserre. Celle qui tient ses chevilles aux pieds de la chaise se tend, mais ne cède pas.

Il entend sa propre respiration résonner à ses oreilles, halètements terrifiés d'un être acculé, vulnérable, inspirant et crachant par le nez de l'air brûlant dans ce petit sac de toile. Ses genoux se serrent dans une pathétique tentative de masquer son intimité. Aux yeux de qui ? interroge son esprit aux abois.

Un souffle, dans le noir. Rauque, lent, s'approchant doucement. Un déclic. Une lumière est allumée. Le tissu qui entoure sa tête ne laisse presque rien filtrer. Par endroits cependant, la trame est usée et lui permet à peine de distinguer une vague silhouette trapue s'avancer vers lui.

— Bonsoir mon ami. Tu as l'air en forme. Athlétique pour un homme de science...

La voix résonne. Elle semble s'amuser.

Nicolaï sent une main gantée de plastique se poser sur son cou. Il sursaute. Il veut crier, questionner, justifier. Et surtout, s'enfuir.

La main palpe sa nuque, puis son épaule gauche, comme si elle cherchait une ouverture.

— Par ici ce sera parfait, déclare la voix aux intonations hilare. Ne t'inquiète pas mon ami. Je suis un docteur. Tout ira bien.

À travers le tissu usé, il voit la silhouette se pencher vers lui. Il sent son souffle chaud atteindre son épaule.

Un bruit de perceuse résonne à son oreille gauche. Nicolaï ne voit toujours pas ce que la silhouette tient dans la main, mais son esprit terrifié voit pour lui. L'adrénaline pompe dans ses veines. Il sait, il comprend ce qui va lui être fait. Son corps se débat dans ses liens, sans succès. La main gantée se pose sur le haut de son crâne et le maintient dans un étau d'acier. Il sent une pointe froide se poser sur sa peau, dans le creux de son cou.

Puis le bruit.

Puis la souffrance.

Elle envahit sa nuque, son dos, vibration immonde irradiant jusqu'à ses yeux larmoyants de souffrance. Il sent les veines de son cou saillir en même temps que sa bouche hurle sa douleur dans le bâillon sale. Il sent un liquide chaud couler abondamment le long de sa poitrine et s'étaler en flaque entre ses jambes prises de tremblement.

L'homme se met à chanter. Il perce en chantant. Nicolai l'entend à travers le voile de la souffrance.

— *Douce nuit, belle nuit, rêves de minuit, vole, vole oiseau du soir...*

Alors même que la tige de métal meurtrit sa chair, une pensée froide, isolée, le traverse. Ces paroles, il les connaît. Il les chantait à sa fille Katya. Chaque soir, avant de dormir, après le verre d'eau et la dernière histoire. Il chantait cette berceuse. Soit lui, soit Nell, sa femme. C'était une autre vie. Il y a longtemps.

Le bourreau cesse de chanter. Comme s'il réalisait que quelque chose n'allait pas avec sa victime : elle ne gigotait plus autant.

— Oh non... tu ne vas pas me faire ce coup ? Tu n'es pas encore prêt... ce n'est que le début. Il va falloir beaucoup plus de douleur pour réveiller le dormeur. Et si on perçait ici, juste pour voir ce qu'il y a dedans ?

Il sent un doigt ganté visqueux se poser sur sa poitrine. À l'endroit de son cœur. Nicolai tente de secouer la tête avant de réaliser l'idiotie de son geste. Sa blessure proteste et lui arrache un violent cri de douleur. Entre deux reniflements sanglotants, il tente de prononcer « non » à travers son bâillon.

— Quoi ? répond la voix sur un ton surpris. Tu ne veux pas ? Alors que je me donne tant de mal pour toi ? C'est absurde, complètement absurde. Un non-sens complet. Tu veux que j'arrête alors ?

La voix semble subitement inquiète. Nicolai opine très lentement la tête de haut en bas. À travers le tissu, il aperçoit la petite silhouette trapue penchée vers lui, attentive.

— Je vais y réfléchir. Laisse-moi un instant.

Un bruit métallique. Un frottement. Il nettoie la mèche sûrement sanglante. La douleur pulse à chaque battement de son cœur affolé. Dans son esprit, un défilé de toutes les hémorragies possibles s'enchaîne. Il va mourir. Lentement, mais sûrement.

— Je viens d’y réfléchir. Mais vois-tu, nous n’avons pas le choix. Nous sommes intimes, toi et moi. Je te connais, mon ami. Je te connais très très bien. Je sais ce que tu fais le matin, le midi et le soir. Je sais quelle marque de céréale tu manges ou quel gel douche tu utilises. Je pourrais même te donner le nom de ton dentifrice. Tu vois, on est intime...

Nicolai n’entend plus vraiment le bavardage de l’homme. Les mots s’enchaînent et la terreur les noie dans un chaos sonore.

La perceuse vrombit à côté de l’oreille de Nicolai qui fut pris d’un violent accès de panique. Non, pas encore. C’était pire cette fois, car il *connaissait* la souffrance provoquée par l’instrument. Et il n’avait nul moyen de s’y soustraire. Il se débattit sur sa chaise, ses poumons transformés en piston déchaîné. Les liens ne cédèrent pas. L’homme s’amusa et coupa la perceuse sans l’avoir utilisée. Le corps de Nicolai fut pris de spasme, tant le soulagement de n’avoir rien subi fut énorme.

- Je connais aussi une certaine jolie demoiselle... la blonde, celle que tu aimerais inviter mais que tu n’oses pas... celle qui laisse son chemisier toujours un peu trop entrouvert... J’aime bien ses jambes. Toi aussi je crois...

La voix émet une petite exclamation excitée. Nicolai tremble pour Samantha. Puis la main gantée de plastique se repose sur lui, et la panique balaie toute autre considération.

- Le trou est un peu ovale je trouve. Je vais arranger ça. Je préfère quand c’est rond.

Il ne lui laissa pas le temps de réagir à cette déclaration. La perceuse se remit en route, et le son s’approcha à nouveau de son côté gauche. À nouveau il tira sur ses liens, ruant comme un damné.

Mais la corde le tient bien. Sa tête est à nouveau enserrée par la main. Il se débat, tente de se libérer de l’emprise alors que le bruit de la perceuse se rapproche, occultant tout. Son souffle, les craquements de la chaise, ses

hurlements dans le bâillon, même la voix du bourreau qui recommence à chanter.

— *Douce nuit, belle nuit, rêves de minuit ...*